L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 18 NOVEMBRE 1854.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUVERGER. S. HARBY.
N° 63, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
SAMEDI MATIN, 18 NOVEMBRE.

☞ Pour les annonces d'amusements voir la seconde page.

NOUVELLES ETRANGERES.

Le vent est aux nouvelles. Il nous en arrive de tous les côtés à la fois et des plus intéressantes : nouvelles de France, où nous avons mailles à partir avec Louis Napoléon ; nouvelles d'Espagne, où le retour de notre ambassadeur fait scandale; nouvelles de Sébastopol qui nage dans le sang et qui est transformé en volcan ; nouvelles des Antilles, d'où une flotte anglaise se dispose aux dernières dates à appareiller pour San Juan pour tenir, dit-on, les Américains en respect.

Procédons avec ordre. Le différend survenu entre les Etats-Unis et la France au sujet de l'expulsion de M. Soulé de Calais, se réglera sous l'espérons, à la satisfaction des deux pays. Pour que le gouvernement français ait pris une mesure aussi rigoureuse contre un ambassadeur américain, il faut évidemment que des faits d'une certaine gravité lui aient été révélés. Maintenant ces faits sont-ils véridiques ? Voilà ce que nous ignorons. M. Soulé a écrit à Washington qu'il n'a pas cessé un seul instant d'observer la plus stricte réserve à l'endroit des affaires politiques de la France. Cependant le *Constitutionnel*, dont on connait le caractère semi-officiel, accuse précisément M. Soulé d'avoir manqué de réserve et d'avoir compromis par son imprudence conduite les relations amicales entre la France et les Etats-Unis.

Qu'est-ce que cela signifie et quel acte de M. Soulé a pu lui valoir l'ordre de rembarquement qui lui a été signifié à son arrivée à Calais ? Le *Constitutionnel*, si nous comprenons bien le dépêche que nous avons publiée hier et que nous lisons en ce moment sous les yeux, n'en dit pas un mot, mais le correspondant parisien du *Lord des Times* supplée à son silence. Le ministère des Etats-Unis à Madrid serait trempé dans un complot ayant pour but de révolutionner l'Europe entière, et le gouvernement français ayant eu main la preuve positive de la part importante prise par M. Soulé dans la conspiration républicaine, n'aurait pas cru devoir tolérer sa présence en France.

Est-ce la véritable raison de l'expulsion de ministre américain ? Nous n'en savons rien. Il nous paraît cependant peu probable que celui-ci ait pu compromettre son caractère diplomatique dans une complète révolutionnaire. S'il a commis cette suprême imprudence, Louis Napoléon avait certainement le droit de lui interdire l'accès de territoire français. Quoiqu'il en soit, si l'empereur a vraiment les preuves positives dont on le dit muni, il devra en faire part au ministre des Etats-Unis à Paris. M. Mason, paraît-il, a eu une entrevue avec Louis-Napoléon, mais il n'en a rien transpiré au dehors.

Cette affaire a fait grand bruit à Washington. Les dépêches de M. Mason ont été reçues au département d'Etat et le cabinet en a pris connaissance. Le bruit s'est répandu que notre ministre devait demander ses passeports, mais nous n'en croyons rien. Il est impossible que l'on ne finisse pas par s'entendre de part et d'autre. Le dénouement est même facile à prévoir. Le gouvernement français, qui a pour lui cet avantage d'être le plus fort, déclarera qu'en somme M. Soulé n'a pas l'intention de la France il a adressé à un particulier dans la présence lui paraissait dangereuse et non au représentant de l'Union dans une cour souveraine. La distinction est subtile sans doute, mais nous sommes persuadés que le gouvernement américain acceptera l'explication et le cabinet de Louis-Napoléon protestera de son respect pour les Etats Unis, et, comme preuve de ce respect, leur interdira prononcé contre notre ministre à Madrid.

Si Louis Napoléon éloigne M. Soulé de la France, le peuple et la presse de Madrid semblent vouloir également le renvoyer de l'Espagne. C'est la malheur ou la bonne fortune de M. Soulé d'impressionner vivement l'opinion partout où il passe. Aussi compte-t-il à lui beaucoup d'amis et d'ennumis, plus d'ennemis peut-être à cause de la fougue de son caractère et de l'ardeur avec laquelle il embrasse un parti. Nous croyons que l'effervescence qui, aux dernières dates, regnait à Madrid, se calmera et que le ministre des Etats-Unis restera à son poste.

A propos de l'Espagne, disons ici que selon nos dépêches la France et l'Angleterre se disposeraient à envoyer sur les côtes de Cuba une forte escadre pour protéger cette île contre les tentatives des flibustiers.

Tournons maintenant nos regards vers l'Orient. Sébastopol est sur le point de tomber au pouvoir des alliés. Les ruines s'entassent dans la forteresse, une brèche a été faite aux murailles, et si lord Raglan n'a pas encore donné le signal de l'assaut, c'est qu'il veut éviter l'effusion du sang. Cependant il est difficile de savoir à quelle époque on sont les travaux du siege. Les Russes, il faut leur rendre cette justice, combattent héroiquement : dans une de leurs dernières sorties contre les assiégeants, ils ont tué cinq cents hommes de cavalerie anglaise, et se sont emparés de plusieurs redoutes dont ils ont encloué les canons contre les alliés. Cet avantage n'a pu retarder la prise de Sébastopol, mais la forteresse, malgré l'intrépidité de Mentschikoff et la valeur de sa garnison, est destinée à disparaître de la Crimée.

Si de l'Est nous revenons à l'Ouest, nous trouvons les Anglais à San Juan. Qu'y font-ils ? Nous en savons rien, mais nous ne partageons pas l'avis des journaux de la Jamaique et des Bermudes, qui attribuent à l'Angleterre l'intention de tirer vengeance du bombardement de Greytown. Cette affaire est réglée depuis longtemps.

CHEMIN de FER des OPELOUSAS.

En présentant les chiffres du fret porté la semaine dernière par le chemin de fer des Opelousas, nous faisons remarquer que les affaires de cette Compagnie s'annoncaient sous de très heureux auspices. Depuis ce moment, l'activité ne s'est pas ralentie et le mouvement d'affaires arrivé hier soir, 17 courant, à la gare d'Algar, et que nous publions ci-dessous, donne la plus idée des destinées de cette entreprise.

Fret consigné à

Bohanan, Carroll & Co, 42 boucauts sucre.
G. Sabatier, 65 boucauts sucre.
do 76 barils mélasse.
N. P. Thompson, 4 boucauts sucre.
Bellowes & Co, 1 boucaut sucre.
do 1 baril sucre.
Hewitt, Norton & Co, 100 barils mélasse.
J. Y. de Egana, 12 boucauts sucre.
W. G. Hewes, 100 barils mélasse.
do 20 boucauts sucre.
Cammack, Squire & Wood, 28 boucauts sucre.
H. Knybl, 1,450 canards sauvages.

En tout—180 boucauts sucre, 276 barils mélasse et 1450 canards, portés par 24 chars.

THEATRE D'ORLEANS.—L'affiche du théâtre d'Orléans nous annonce pour ce soir le *Barbier de Séville*. Mme PRETTI BAILLE débutera par le rôle de Rosine et introduira au troisième acte les variations de Rode.

On nous annonce pour lundi, les débuts de Mme LAURY PRANTERRE, dans les *Huguenots*.

M. Wm. PERKINS, de la Louisiane, un des malheureux passagers qui ont péri à bord de l'*Arctic*, était la fils de l'honorable John Perkins et frère de l'honorable John Perkins, jr., qui représente en ce moment le troisième district de cet Etat au Congrès.

MLLE C. GUÉRIN.—Mlle C. Guérin, No 141, rue Royale, vient de recevoir le reste de son assortiment de nouveautés. Tous les articles qui lui sont envoyés de Paris sont choisis avec un soin scrupuleux et proviennent des plus celebres fabriques. Mlle Guérin mérite le patronage dont l'honorent les dames de la Nouvelle-Orléans.

MAR HANDISES NOUVELLES.—On verra par un avis insere plus loin, que L. PERROT & Cie, N° 122, rue Royale, viennent de recevoir un magnifique assortiment de marchandises d'hiver. Le public est invité à visiter leur magasin.

SALON DE NOUVELLES ET DE LECTURE.—MM. Sherman et Warbon se proposent d'ouvrir un salon de nouvelles et de lecture, vers le 9 decembre, au coin des rues Gravier et St Charles, si d'ici au 22 courant, ils parviennent à réunir 500 souscripteurs. Ici leur projet se réalise, on peut être assuré que MM. Sherman et Warbon seront repondre à l'attente du public. Nouvelles télégraphiques, bonnes nouvelles maritimes, bulletins de marché, listes des arrivages, les souscripteurs trouveront tout cela dans le salon de lecture.—Leur liste de souscription a été déposée dans nos bureaux.

GLACES, CADRES A ORNEMENT, ETC., ETC.—M. DUPUY, rue Royale 103, entre Conti et St-Louis, publie aujourd'hui dans nos colonnes un avis sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs. On trouve chez lui un grand assortiment de glaces françaises et allemandes, de cadres à ornements, de papier peint, de stale de lit, de devant de cheminée, etc. Il fabrique également pour tableaux des cadres dans les dernier, grâce à un perfectionnement imaginé par M. Dupuy, résiste à l'humidité. Nous engageons vivement les personnes qui ont des réparations à faire, à s'adresser au No 103, rue Royale.

POSTE ET ORTHOGRAPHE.—L'inspecteur des chemins, dans le quatrième district, publie aujourd'hui dans nos colonnes un avis officiel annonçant M. Richard Terrell de la Nlle Orléans, de réparer les chemins, ponts-et-chaussées sur ses terres de la paroisse Terrebonne.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES

Transmises à Pabeille.

Affaire Soulé.

Washington, 17 novembre—Le *Star* de cette ville, dit que le steamer *Jason* devait s'embarquer à Southampton, porté à transporter M. Soulé à Madrid ; et qu'aux dernières dates MM. Buchanan et Mason discutaient la question de savoir s'il convient de rappeler que M. Soulé ne tournât à son poste par ce steamer.

M. SOULE.

Réglement du différend.

New York, 17 novembre—Plusieurs des journaux disent qu'ils ont reçu des nouvelles annonçant que le différend entre M. Soulé et le gouvernement français n'EXISTAIT PLUS ; que Louis-Napoléon avait reçu l'ordre d'expulsion, et que le ministre américain devait partir de Londres, le 4 du courant, pour Madrid.

Marchés de New-York.

New York, 17 novembre—Le marché aux farines est calme, et il y est fait des ventes de marque Ohio à \$6 56 3/4 et \$6 to le baril. La seule est en demande à \$6 62 1/2 pour le baril. Le maïs est en demande à \$1 14 pour le boisseau. Le mélangé de l'Ouest a été vendu à \$1 10 1/2 et \$1 11 pour le boisseau. Le porc continue à être demandé, et les prix ont toujours une tendance à la hausse.

Election de New-York.

New York, 17 novembre—Le *Mora tel* de cette ville en publiant le tableau des retours, donne à Clarke une majorité de 655 voix sur Seymour. Il n'y a presque plus de doute sur l'élection de Clarke comme gouverneur.

Pittsburg, 17 nov—La rivière est en hausse ; il y a 40 pouces dans le canal.

Cincinnati, 17 nov—La rivière est au même niveau. Farine en demande modérée de \$7 87 1/2 à \$7 75 le baril. Vente de porc à \$3 75 à \$4 les 100 livres. Whiskey en hausse. Ventes à 31 cts le gallon.

Louisville, 17 nov—La rivière baisse; il y a 30 pouces d'eau dans le canal et 4 pieds 3 pieds d'eau sur la barre Portland.

STEAMBOATS—Vicksburg, 17 nov—Le steamboat *Prairie City* est passé aujourd'hui à 1 heure, allant Magnolia ce soir à 5 heures, se rendant à la Nouvelle-Orléans.

MEMPHIS, 17 nov—La demande de coton a été modérée sur ce marché, toute semaine, et les ventes ont été de 6,300 balles à 9 1/2 cts la liv. le middling. Les arrivages ont été peu considérables la semaine à 3,300 balles et les exportations à 4,500—stock en main hier soir, 41 000 balles.

Grande Résidence de Famille.

☞ Nous appelons l'attention publique sur la vente que fera aujourd'hui, à midi, M. VIGNIE, encanteur, dans le Faubourg de Lafayette, 31 pieds une grande maison en briques à trois étages, contenant grand nombre de chambres, cuisine à trois étages avec chambres dans le—vaste terrain, porte cochère, cour carrelée, &c., ainsi que 900 actions de la Banque de Virginie. Les conditions sont donc très favorables. Voir l'annonce.

CHRONIQUE LOCALE.

QUATRIÈME COUR DE DISTRICT—M. A. Chastant et autres ont enregistré, en cette dernier, à la Quatrième Cour de District, une requête en saisie réclamant à Mlle Orléans une somme de \$ 3000, pour services rendus, et pour avances faites à Mlle Orléans.

Le juge a donné une décision dans laquelle il s'exprime ainsi :" Les faits établis sont que les demandeurs étaient les amis de Mlle Orléans en 1779, au que M. Chastant fut élu maire de la ville et que Mlle Orléans, libérée, fut remplacée par le Dr Watherly qui remplit les devoirs et les places que la dernière avait occupés. Il est établi que le défendeur a fait un voyage en France dans les années 1779 et 1780, et que pendant cette absence de personnes de sont rang vint défiler devant lui. On est dû qu'il s'agissait de l'héritier de la couronne. Le carrousel, couvert de velours pourpre avec des ornements dorés, fut conduit triomphalement à l'abbaye de Westminster. On a conservé les noms des seigneurs qui tenaient les coins du drap mortuaire, en tenant le duc de Devonshire, le comte de Open Ossori, le comte de Spencer, le vicomte Palmerston, lord Camden, puis MM. Stanley, Paterson, Rigby, Albany, Wallis; cinquante carrosses de deuil suivaient le convoi, un détachement des gardes à pied fermait la marche.

Garrick fut inhumé dans la partie de l'église de Westminster qu'on nomme le coin des poètes, en pied du monument de Shakspeare. Il était né en 1716, mourut par conséquent dans un age assez avancé.

Sa réputation n'était pas parfaite, il est véritablement un génie. Malheureusement le génie d'un comédien ne laisse pas de traces de son passage, qu'un faible écho qui se perd d'age en age. Mais on recueillant les souvenirs des contemporains, on peut se rendre compte de ce qu'était Garrick au théâtre.

Méricourt Dancourbe, acteur français de second ordre dans les pièces de troisièmes choix, raconta que pendant le temps d'un son ambassade à la cour de Londres, il vit Garrick, encore jeune, jouer le rôle d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans. Les cheveux blancs et admirablement grisné, et son jeu fut si naturel, que Dancourbe ne voulut pas le reconnaître le soir dans un spectacle de la cour. Cet merveille de ce prodigieux talent, il n'était fait présenter à Garrick à la fin du spectacle, et il sortit de sa loge, confondu.

Garrick était très lié avec le célebre peintre Hogarth. Tous deux étaient intimes amis de Fielding.—Fielding mort, des libraires sagaces donnèrent au public une belle édition complète de ses œuvres. Hogarth aurait voulu faire graver un frontispice un portrait ressemblant de l'auteur, qu'il aimait beaucoup aimé. Malheureusement. Fielding, qui était lui-même la modestie de la véritable gloire, ne voulut jamais consentir, de son vivant, à servir de modèle. Pour ce sujet de cette rampe, pouvoir, e était des temps perdu. Hogarth avait mis Garrick dans la confidence de sa tristesse et de son désir. L'accident arriva, voulez-vous le dire de la peine, il entre le lendemain dans l'atelier de son ami au plus beau moment de son travail.—Je viens d'imaginer, dit-il, quelques situations théâtrales, je le voudrais en quelques traits, indiquer moi un cabinet où je puisse m'habiller.—Hogarth, sans se déranger de son travail, montre de la main la porte d'une petite pièce contiguë à l'atelier. Puis, tout à sa peinture, il oublie et le visiteur et en demande.—Une heure passe, Garrick ne reparait pas, et Hogarth ses toujours sans nouvelles de cheval. Tout à coup une voix prononce distinctement son nom. Hogarth! Hogarth! Le peintre tressaille et accoste ; mais il reconnait bientôt que la voix est seconde fois : Hogarth ! Hogarth !—C'est *Fielding : Fielding* est mort pour ses parents, mais il vient d'apparaître à son ami. Hogarth ne sait pas s'il doit croire à une vision ou à une réalité, mais il ne peut s'arracher à son émotion. Il s'élance vers la porte, la brise, le jette, et, sans s'inquiéter de la foule qui se rassemble, il court à la maison de campagne de Fielding, à Twickenham.

Pour les connaître et les boutiquiers, on connaît dans un au flamant, du paraissant, un habitué d'estaminet, qui n'arrive à faire en six heures, et qui est bien heureux de passer en sortez dans de beaux habits de velours, une comédienne et c'est qu'une bouteille de vieux et quatre ou cinq fils de famille qui ont commencé par violer la caisse paternelle. Toutes ces exagérations sont puériles; les comédiens gagnent 50,000 fr. par an, ne les gagnent que parce qu'ils sont véritablement artistes, que, parce qu'ils travaillent jour et nuit pour arriver à une imitation parfaite de la nature.

Les Anglais sont un peuple beaucoup plus généreux, ils ont de Garrick une idée plus juste. Et ce qui vaut mieux que la richesse, ils ont donné la considération aux comédiens, en se rappelant que le grand poète Shakspeare avait été lui-même comédien et avait vécu comme eux.

Quand le célèbre David Garrick, que l'Angleterre adora, mourut et sa maison de campagne, dans les délicieux environs de Londres, fut fortune fut évaluée à trois millions six cent mille francs. Ses funérailles se firent le 1er février avec une pompe presque royale. Son corps fut exposé sur un lit de parade, et sa maison fut la masse de personnes de tout rang vint défiler devant lui. On eût dit qu'il s'agissait de l'héritier de la couronne. Le carrousel, couvert de velours pourpre avec des ornements dorés, fut conduit triomphalement à l'abbaye de Westminster. On a conservé les noms des seigneurs qui tenaient les coins du drap mortuaire, en tenant le duc de Devonshire, le comte de Open Ossori, le comte de Spencer, le vicomte Palmerston, lord Camden, puis MM. Stanley, Paterson, Rigby, Albany, Wallis; cinquante carrosses de deuil suivaient le convoi, un détachement des gardes à pied fermait la marche.

Garrick fut inhumé dans la partie de l'église de Westminster qu'on nomme le coin des poètes, en pied du monument de Shakspeare. Il était né en 1716, mourut par conséquent dans un age assez avancé.

Sa réputation n'était pas parfaite, il est véritablement un génie. Malheureusement le génie d'un comédien ne laisse pas de traces de son passage, qu'un faible écho qui se perd d'age en age. Mais on recueillant les souvenirs des contemporains, on peut se rendre compte de ce qu'était Garrick au théâtre.

Méricourt Dancourbe, acteur français de second ordre dans les pièces de troisièmes choix, raconta que pendant le temps d'un son ambassade à la cour de Londres, il vit Garrick, encore jeune, jouer le rôle d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans. Les cheveux blancs et admirablement grisné, et son jeu fut si naturel, que Dancourbe ne voulut pas le reconnaître le soir dans un spectacle de la cour. Cet merveille de ce prodigieux talent, il n'était fait présenter à Garrick à la fin du spectacle, et il sortit de sa loge, confondu.

Garrick était très lié avec le célebre peintre Hogarth. Tous deux étaient intimes amis de Fielding.—Fielding mort, des libraires sagaces donnèrent au public une belle édition complète de ses œuvres. Hogarth aurait voulu faire graver un frontispice un portrait ressemblant de l'auteur, qu'il aimait beaucoup aimé. Malheureusement. Fielding, qui était lui-même la modestie de la véritable gloire, ne voulut jamais consentir, de son vivant, à servir de modèle. Pour ce sujet de cette rampe, pouvoir, e était des temps perdu. Hogarth avait mis Garrick dans la confidence de sa tristesse et de son désir. L'accident arriva, voulez-vous le dire de la peine, il entre le lendemain dans l'atelier de son ami au plus beau moment de son travail.—Je viens d'imaginer, dit-il, quelques situations théâtrales, je le voudrais en quelques traits, indiquer moi un cabinet où je puisse m'habiller.—Hogarth, sans se déranger de son travail, montre de la main la porte d'une petite pièce contiguë à l'atelier. Puis, tout à sa peinture, il oublie et le visiteur et en demande.—Une heure passe, Garrick ne reparait pas, et Hogarth ses toujours sans nouvelles de cheval. Tout à coup une voix prononce distinctement son nom. Hogarth! Hogarth! Le peintre tressaille et accoste ; mais il reconnait bientôt que la voix est seconde fois : Hogarth ! Hogarth !—C'est *Fielding : Fielding* est mort pour ses parents, mais il vient d'apparaître à son ami. Hogarth ne sait pas s'il doit croire à une vision ou à une réalité, mais il ne peut s'arracher à son émotion. Il s'élance vers la porte, la brise, le jette, et, sans s'inquiéter de la foule qui se rassemble, il court à la maison de campagne de Fielding, à Twickenham.

Pour les connaître et les boutiquiers, on connaît dans un au flamant, du paraissant, un habitué d'estaminet, qui n'arrive à faire en six heures, et qui est bien heureux de passer en sortez dans de beaux habits de velours, une comédienne et c'est qu'une bouteille de vieux et quatre ou cinq fils de famille qui ont commencé par violer la caisse paternelle. Toutes ces exagérations sont puériles; les comédiens gagnent 50,000 fr. par an, ne les gagnent que parce qu'ils sont véritablement artistes, que, parce qu'ils travaillent jour et nuit pour arriver à une imitation parfaite de la nature.

Les Anglais sont un peuple beaucoup plus généreux, ils ont de Garrick une idée plus juste. Et ce qui vaut mieux que la richesse, ils ont donné la considération aux comédiens, en se rappelant que le grand poète Shakspeare avait été lui-même comédien et avait vécu comme eux.

Quand le célèbre David Garrick, que l'Angleterre adora, mourut et sa maison de campagne, dans les délicieux environs de Londres, fut fortune fut évaluée à trois millions six cent mille francs. Ses funérailles se firent le 1er février avec une pompe presque royale. Son corps fut exposé sur un lit de parade, et sa maison fut la masse de personnes de tout rang vint défiler devant lui. On eût dit qu'il s'agissait de l'héritier de la couronne. Le carrousel, couvert de velours pourpre avec des ornements dorés, fut conduit triomphalement à l'abbaye de Westminster. On a conservé les noms des seigneurs qui tenaient les coins du drap mortuaire, en tenant le duc de Devonshire, le comte de Open Ossori, le comte de Spencer, le vicomte Palmerston, lord Camden, puis MM. Stanley, Paterson, Rigby, Albany, Wallis; cinquante carrosses de deuil suivaient le convoi, un détachement des gardes à pied fermait la marche.

FEUILLETON.

LES MOHICANS DE PARIS.

PAR ALEXANDRE DUMAS.

Nouvelle volume.

CHAPITRE Ier.

Représentation au bénéfice de Mlle Rosenka Engel, première danseuse du théâtre de la Porte de Carinthie, à Vienne.

Le Mardi-Gras de l'année 1827, vers six heures du soir, la fille de Vienne présentait un aspect très animé.

Un observateur, voyant la foule qui se pressait dans ses rues, eût été bien embarrassé de dire à quelle fin la population se ruait si précipitamment, de tous côtés, vers le faubourg de Léopoldstadt, de Gumpendorf et de Mariahilf, en un mot, de tous les faubourgs de la ville, et convergeait pour ainsi dire des quatre points cardinaux vers un même centre, qui semblait être la place du palais.

Et pourtant ce n'était point vers le palais que se dirigeait cette foule, et si mille équipages et mille armes de luxe encombraient la cour d'honneur, stationnaient dans les rues avoisinant ce même palais ce n'était ni pour une naissance, ni pour un mariage, ni pour une fête, ni pour une victoire, que la villevienne en rumeur.

Non, toute cette foule se rendait simplement au théâtre impérial, et la célèbre danseuse Rosalie Engel donnait extraordinairement en représentation à bénéfice, le théâtre de la porte de Carinthie était en réparation.

Or, la mystérieuse auréole de beauté, de verve et de talent de la célèbre danseuse, justifiait l'empressement de la population viennoise, d'autant plus qu'on disait vaguement que cette représentation était la dernière qu'elle donnait dans la capitale de l'Autriche, attendu qu'elle se disposait à partir pour la Russie, qui, cette époque, commençait à nous enlever nos meilleures artistes.

Quelques-uns soutenaient même qu'elle se retirait définitivement du théâtre, et épousait le jeune et riche comte de Rasoumoff, qui, depuis deux ans, la suivait partout, et qui, depuis quelques jours, avait fait publier que, pour célébrer son mariage, il donnerait à souper à toute la troupe du théâtre impérial.

Toutes ces rumeurs, toutes ces bruits, toutes ces on dit, avaient fait de la représentation de Rosalie Engel, une véritable solennité, et, à cinq heures et demie, les abords du théâtre étaient encombrés de voitures, de piétons et de curieux.

Mais, à six heures, la foule qui se pressait à la porte du théâtre, et qui, depuis une heure, avait fait retentir l'air de ses cris, de ses menaces et de ses imprécations, commença à se calmer, à se taire, à se retirer, et, à six heures et demie, il ne restait plus que quelques groupes attardés, qui, ne pouvant plus entrer, s'en allaient, en maudissant la cause de leur désappointement.

Cette cause, la voici :

Le théâtre impérial de la porte de Carinthie était littéralement encombré, et, à six heures et demie, il était impossible de trouver une place, même à l'amphithéâtre, même au parterre.

Les loges, depuis longtemps, étaient louées à l'année, et, à l'exception de celle de l'archiduc Maximilien, qui était vide, et de celle de l'archiduchesse Sophie, qui était occupée par la famille impériale, toutes les autres étaient remplies.

Dans la loge impériale, placée à l'avant-scène du rez-de-chaussée, on remarquait, à côté de l'archiduchesse Sophie, ses deux fils, l'archiduc François-Joseph, aujourd'hui empereur d'Autriche et à la loge royale de Bavière, ainsi que l'archiduc Maximilien, aujourd'hui empereur du Mexique, et l'archiduc Charles-Louis, père de l'archiduc François-Joseph, et de l'archiduc Maximilien, qui, à